

la nécessité, de « construire des soviets et accélérer leurs transformation en organes de lutte pour le pouvoir ». D'un trait de plume, on fera litière de toute la critique faite contre le centrisme au sujet de la nécessité d'un organe et d'une politique absolument indépendante pour la victoire insurrectionnelle, car Vidal n'emploie pas d'euphémisme et parle ouvertement de la lutte pour le pouvoir qui pourrait être menée au sein du parti socialiste. Du document que nous examinons résulte que la politique marxiste consiste à donner un cachet de théorie à l'élan des masses vers leur unité et vers la lutte. Mais il suffit de dépasser la surface et l'apparence de la situation que traverse actuellement le mouvement ouvrier français, pour se rendre compte que s'il existe une poussée unitaire des masses, le front unique qui vient de se réaliser n'a d'autre but que d'égarer cette poussée vers l'anéantissement des luttes ouvrières. Lutte et front unique, loin de se conditionner, s'excluent mutuellement lorsque les conditions de l'accord ne comportent pas des objectifs concrets de lutte contre le capitalisme, mais leur abandon. L'intervention des bolchéviks-léninistes ne changera pas le cours des événements, mais conduira ces derniers à être emportés dans le tourbillon contre-révolutionnaire de la social-démocratie.

**

Tout en rentrant dans la 2e Internationale, les bolchéviks-léninistes ne renieraient pas les principes du communisme, ni leurs aspirations vers la 4e Internationale. Il s'agirait seulement « d'accorder les méthodes de lutte à la situation et à ses propres forces, c'est l'exigence élémentaire du réalisme ». Et, à ce propos, Vidal cite l'exemple de Lénine, des bolchéviks qui se sont, dans certaines circonstances, « alliés » aux mencheviks. Mais, à l'encontre de Lénine, il ne s'agit pas pour les bolchéviks-léninistes de s'« allier », mais de se fondre dans un parti qui, contrairement aux mencheviks de l'avant-guerre, a derrière lui des fossés de sang prolétarien, qui est un agent de la bourgeoisie. Les références à Marx ne sont pas plus heureuses. En 1848, c'est sur la base d'une perspective, que les événements devaient d'ailleurs démentir, que Marx et Engels rentraient dans le parti démocratique bourgeois de Cologne. Marx pensait que le prolétariat aurait

encore pu s'appuyer sur la bourgeoisie progressiste de l'époque pour renverser le féodalisme en Allemagne en poussant la révolution bourgeoise jusqu'à la réalisation des buts spécifiques du prolétariat. L'écrasement des ouvriers français, en février 1848, le rôle de la bourgeoisie allemande, montrèrent l'impossibilité d'appliquer historiquement ce schéma, et c'est sur cette expérience que Marx se basa, par après, pour préconiser l'organisation indépendante du prolétariat. Riazanov, dans son livre « Marx-Engels » a d'ailleurs mis en évidence cette évolution de Marx et c'est aux bolchéviks-léninistes que revient l'honneur de reprendre ce que Marx considéra être une erreur.

Il n'y a donc aucune comparaison possible entre la capitulation des bolchéviks-léninistes, leur passage dans les rangs de l'ennemi de classe, et l'attitude de Marx qui, après l'expérience de 1848-49, loin de pousser à des blocs contre-révolutionnaires, appuya la scission entre possibilistes et marxistes au Congrès de Saint-Etienne en 1882, qui combattit la fusion des Eischenariens avec les Lassalliens au Congrès de Gotha en 1875. De même il n'y a rien de commun entre l'attitude de Lénine qui lutta pour la formation indépendante des cadres révolutionnaires du parti bolchéviks, qui repoussa toute compromission de principe sur le terrain de l'organisation avec les mencheviks (lesquels cependant n'avaient pas encore passé la barricade comme la social-démocratie actuelle) et la position des bolchevistes-léninistes. Vidal affirme que si les bolchéviks-léninistes reprochèrent aux anciens spartakistes du groupe Brandler d'être passé au S. A. P., ce n'était pas pour le fait en lui-même, mais bien parce qu'ayant « rentré dans sa gaine le drapeau marxiste ». Eux ne le feront pas ! Mais Walcher et ses amis ont cependant raisonné comme Vidal, à l'époque de leur passage dans le parti socialiste indépendant. Ou est donc la différence ? Les bolchéviks-léninistes deviendraient « fraction bolchévik-léniniste » du parti social-démocrate français, avec comme organe la « Vérité », sans cesser de lutter pour la 4e internationale. Cette dénomination pompeuse est une contradiction flagrante. Le mariage du bolchevisme, des enseignements de Lénine de la révolution d'Octobre, avec la social-démocratie ! Il n'y a pas bien longtemps, le camarade Trotsky

dans une brochure : « Le 4e Internationale et l'U.R.S.S. », disait avec pas mal d'ironie que le nom de « communiste-démocrates (Souvarine) contient déjà une rupture avec le marxisme.

Le « tournant » des bolchéviks-léninistes, qui doit être garanti « par de l'audace, la rapidité et l'unanimité », ne se distingue pas de ceux effectués auparavant par le centrisme. Vidal propose dans son document qu'après accord du C. C., le Bureau politique de la Ligue se « rende sur les lieux pour préparer l'opinion des membres de la Ligue ». Ainsi, en vitesse, bureaucratiquement doit être fabriquée une unanimité. Et les bolchéviks-léninistes ont lutté contre les méthodes du centrisme...

En somme nous vivons actuellement le dernier acte de la décomposition de ce qui fut l'Opposition Internationale de gauche. Déjà en son temps, nous avons mis le Camarade Trotsky en garde contre les conséquences de l'orientation qu'il imprimait au mouvement oppositionnel. Nous avons lutté contre la répétition de formules historiquement dépassées ou démenties par les événements, en préconisant la formation de cadres, d'une fraction de gauche, armée non du travail littéraire de l'Opposition russe, mais d'une analyse critique des expériences effectuées par le prolétariat du monde entier, et de chaque pays en particulier. Mais nous n'avons pas été écoutés et le Camarade Trotsky, nous semble-t-il, reprend le même chemin qu'il suivit entre 1905 et 1917 et qui lui valut d'être si violemment combattu par Lénine.

**

Trotsky dit à propos de Rakovsky qu'expliquer ne veut pas dire pardonner. Ce raisonnement s'applique parfaitement à lui-même. Sans doute, l'orientation adoptée par celui-ci, après les événements de Janvier 1933 en Allemagne, s'explique-t-elle comme le sursaut de désespoir d'un chef révolutionnaire qui a représenté la réaction d'un prolétariat historiquement épuisé par la fournaise d'Octobre, au triomphe du centrisme. Sans doute, faut-il accuser tous les parasites, tous les charlatans politiques qui, sans raison, se sont fait les amplificateurs de ce désespoir, sans essayer d'apporter l'aide idéologique des luttes et des expériences de leur propre prolétariat. Bien sûr, s'il fallait déli-

miter les responsabilités dans la débâcle de Trotsky, c'est certainement sur tous les « chefs » bolchéviks-léninistes, parasites criminels de celui-ci, qu'il faudrait mettre la plus lourde charge, car eux n'ont que leur présomption pour excuse.

Trotsky, depuis toujours et encore aujourd'hui, suit la perspective du déclenchement de la révolution mondiale résultant d'une attaque violente du capitalisme contre la Russie Soviétique. Les événements d'Allemagne, l'avènement du fascisme en janvier 1933 ont apporté un démenti catégorique à cette position et l'U.R.S.S. a pu, par la suite, activer ses alliances avec les Etats capitalistes. Trotsky, avant la victoire de Hitler, le « super-Wrangel », mettait la clé de la situation entre les mains du P. C. A. et écrivait que, « même avec Thaelmann, le parti peut vaincre ».

Nous avons, à cette époque, démontré que la défaite des ouvriers allemands était certaine si l'on ne faisait rien pour construire une véritable fraction de gauche qui, pourvue de positions de principes découlant des expériences de l'après-guerre, s'assignait ouvertement pour but de se substituer au centrisme si des conditions favorables s'étaient présentées pour des mouvements révolutionnaires. Rien n'étant fait pour la constituer, la défaite était certaine, car la clé de la situation pouvait seulement se trouver entre les mains d'une fraction de gauche, guide du prolétariat.

L'effondrement du centrisme quand le fascisme prit le pouvoir, la scission dans le groupe oppositionnel, dont une partie rejoignit le parti à ce moment, vérifièrent notre point de vue. Mais Trotsky n'a pas essayé de comprendre la signification de ces événements. Son désarroi s'est exprimé avant comme après par une série de positions contradictoires. Huit mois avant la venue au pouvoir d'Hitler, le 15 avril 1932, il écrivait : « dès que j'apprendrais télégraphiquement cet événement (l'avènement du fascisme), je signerais un ordre de mobilisation ». Cela s'adressait au centrisme dirigeant l'Etat prolétarien et caractérisait l'opinion profondément erronée de Trotsky sur la fonction de l'Etat prolétarien aux mains de l'opportunisme. N'ayant pas une valeur « en soi », malgré sa nature prolétarienne, l'Etat Soviétique, dirigé par l'opportunisme, s'était lancé dans le jeu des com-